

Un poète retrouvé

Pierre Vadeboncoeur

Volume 38, Number 1 (223), February 1996

Sur le design : Julien Hébert 1917-1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32374ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1996). Un poète retrouvé. *Liberté*, 38(1), 9–18.

PIERRE VADEBONCŒUR

UN POÈTE RETROUVÉ

Je n'ai connu Julien Hébert que par sa naissante réputation d'artiste et par ce que l'on disait de lui comme homme ou comme ami quand j'étais jeune. À peine l'ai-je rencontré trois ou quatre fois. Nous avions quelques amis communs, par exemple Roger Rolland, Guy Viau, Gabriel Filion. Il était un de ceux que la connivence d'une certaine jeunesse inclut d'emblée comme agréés d'elle. Mon souvenir, c'est simplement celui du sentiment qui se portait vers lui : affection, considération, bienveillance. Puis les années ont passé sans que je croise à nouveau son chemin.

L'an dernier, François Hébert m'a demandé de lire le journal que son père avait tenu pendant plus de quinze ans. Ce journal a été pour moi une certaine découverte, celle d'un écrit, assurément, modeste peut-être mais vrai, et aussi celle d'un homme pour lequel j'éprouvais autrefois une sympathie née des impressions qui flottaient dans nos milieux à son sujet. Ma sympathie s'en trouve maintenant parfaitement confirmée et les raisons de celle-ci m'apparaissent enfin telles que je les ai toujours devinées.

L'écriture, c'est ce qui intéresse d'abord dans ce journal. On peut en juger assez bien par les courts extraits publiés dans ce numéro. Ils suffisent à donner

une bonne idée du style, de l'intelligence et du caractère du personnage.

C'est le style qui a d'abord attiré mon attention, provoqué chez moi une certaine surprise, un style très fidèle à son objet, sans plus, et je dirais digne du réel. Julien Hébert n'était pas du métier. Il ne se croyait pas vraiment capable d'écrire quelque chose de valable. Il l'insinue quelquefois. La qualité de son écriture, qui ne doit rien à un apprentissage d'écrivain, il faut nécessairement qu'elle résulte de la justesse d'esprit de son auteur. C'est ce qui étonne toujours. Cette écriture, cette économie, cette précision, ce naturel pourtant, en même temps que l'efficacité d'une expression mesurée seulement sur la réalité de son objet — si le style ce n'est pas entre autres cela, alors le mot, en l'occurrence, n'a aucun sens. J'aime bien ces textes-là. Car la valeur d'une écriture élémentaire et néanmoins estimable n'a pas d'équivalents. Elle reflète les qualités de son auteur et ce ne peut être que directement. Cette écriture ne trompe d'aucune manière. La réflexion, le sentiment, l'humour quelquefois, dans ce journal, ont précisément le ton, la mesure, l'honnêteté et le degré d'attention que l'écriture y annonce d'entrée de jeu. C'est la même chose.

La publication intégrale de ce journal serait cependant d'un intérêt limité, car il est inégal, contenant par exemple beaucoup de références laconiques soit à des livres ou à des œuvres d'art, soit à des détails de vie de peu de signification. Malgré cela, je progressais avec plaisir dans sa lecture et le sentiment m'est venu qu'il faudrait publier quelque chose sur son auteur et sur l'artiste. De là est né le présent numéro. Il me semblait que cette évocation serait susceptible de révéler un homme intéressant, en même temps que de faire

sentir, pour ainsi dire par l'intérieur, un peu de l'époque où il vécut.

Un peu partout dans ce journal on trouve de beaux accents humains, de la tendresse, parfois du désespoir. Avec douleur, il perdit sa femme le 11 juin 1960. Voici deux échos de ce drame, à quinze années de distance l'un de l'autre.

Le 23 août 1960

Les grands silences de ce journal sont trompeurs. Le nom de Louise les remplit à grands cris, au cri de son dernier soupir mêlé à ma détresse. Non il ne faut pas dire ces choses : les mots les faussent, seul le silence les remplit.

Le 11 juin 1975

Il y a quinze ans aujourd'hui que Louise est morte. C'est comme si c'était hier. Ou plutôt comme si c'était maintenant.

Il accordait beaucoup d'attention à ses enfants et il avait un grand respect pour eux.

Le 23 février 1961

Je n'ai pas le droit de violer le temple de leur intimité et je ne dois pas intervenir dans leur contemplation. Il y a trop de dangers qu'avec les meilleures intentions du monde, en intervenant, je détruise quelque chose.

Le 27 février 1962

La journée a été mauvaise et j'ai un cafard épouvantable. Mais j'ai rendu un enfant heureux. Rien d'autre ne compte.

Le 23 janvier 1971

Mon grand-père, et mon père aussi d'ailleurs, croyaient que l'homme pouvait être noble et juste; moi, j'ai cru et, ma foi, je me surprends encore souvent à croire que l'homme est bon et généreux. Mes enfants voient l'homme tel qu'il est sans le qualifier. Il y a là un mouvement vers la vérité. Ils ne se scandalisent de rien. Dans quelques années, il n'y aura qu'eux pour penser les choses et les hommes. Eux et tous ceux qui ont leur âge. Restera-t-il quelque espérance, quelque illusion? J'ai peur de la cruauté de leur vision exacte du monde. J'ai la nostalgie de la naïveté de mon père et de celle de mon grand-père. J'ai la nostalgie de l'espérance.

Je ne pense pas que cet homme ait été bien heureux. À maints endroits de son journal s'exhale une tristesse qui semble faire le fond de son tempérament. Il s'avoue insatisfait de lui-même et se juge sans ménagement. Il se plaint de certaines circonstances. Mais, comme il est sensible, parfois le bonheur l'envahit. Cet homme doux n'est pas sans violence. Il a séjourné en Italie, ravi de ce pays, et il ne conçoit pas qu'il puisse continuer son existence au Canada. Il doute de son art. Il critique ce qu'est devenu le design. Et, çà et là, le journal contient des réflexions de moraliste.

Le 16 février 1961

Il n'y a probablement personne au monde qui n'ait au fond d'elle-même une mer de tristesse peuplée d'insupportables monstres.

Quelle noirceur en moi ce soir!

Tout m'a semblé vain aujourd'hui. Tout m'a semblé stupide, fat, surfait. Je suis sans doute fatigué. Mais la fatigue rend souvent lucide; c'est la santé et la joie qui

rendent inconscient et font oublier les évidences. Un homme heureux ne reconnaît que son bonheur. On ne saurait l'en blâmer mais il ne faut pas lui demander une observation juste.

Le 12 mai 1971

Je me demande souvent pourquoi je suis si déçu de la conduite de ma vie.

(...)

La phrase qui résume bien mon « état d'âme », c'est le « tout n'est que vanité » ! Et mon désir : où n'est pas la vanité ?

Le 23 mai 1971

Je pars pour Rome mercredi. Je ne sais pas comment je ferai pour attendre trois jours. Je ne sais pas non plus comment j'ai fait pour vivre ici durant ces quatre semaines.

(...)

Je suis profondément convaincu que je n'aurais jamais le goût de revenir au Canada. C'est tout comme si ce pays n'était plus le mien.

Le 4 juillet 1971

Le voyage est fini. Nous sommes tous rentrés au pays et, comme je l'avais prévu, je suis en exil.

En vérité, cet exil qui commence n'est pas tellement dû au fait que j'ai quitté l'Italie, mais bien plutôt au fait que je ne me sens plus partie du Canada ni du Québec. J'ai vraiment cessé de participer au culte d'une nation quelle qu'elle soit. Aucune nation ne mérite un culte.

Le 15 octobre 1971

Nous sommes revenus d'Europe hier et tout m'est revenu sur le cœur : le gris de tout, l'odeur de saleté et d'humidité.

Et ce soir, quand la chienne a été ramenée à la maison, j'ai failli mettre toute la maisonnée, chienne comprise, dehors à tout jamais. Ma vieille patience idiote et infinie a eu raison de moi encore une fois et je suis maintenant l'homme calme et stupide, conciliant et insipide qu'on veut que je sois.

Le 25 avril 1972

J'ai dit aux Simard l'autre soir que je voulais le plus tôt possible me donner tout entier à l'admiration des belles choses de ce monde. Et pour cela il faut me situer dans un lieu où il y a profusion de beauté : l'Italie ou l'équivalent. Les côtes de la Méditerranée.

Ici mon système admiratif, comme on dit mon système nerveux, est épuisé.

Julien Hébert possédait un esprit critique prononcé, dirigé d'ailleurs autant contre lui-même que contre ce qu'il observait autour de lui. Il avait un fond d'indignation toujours présent. La contestation, ce réflexe de la Révolution tranquille, travaille déjà des précurseurs comme lui, bien avant 1960. On se demande aujourd'hui ce qui se passait alors. La Révolution tranquille et les quinze ou vingt ans qui l'ont précédée se caractérisaient, tout d'abord à l'état de signes, par un esprit nouveau et novateur. Ces signes, cet esprit, à chaque occasion, ont un aspect de commencements, et cela est frappant. Pendant ces années-là, les signes, les événements annonciateurs étaient rares, mais ils se dégageaient avec relief, et surtout, si isolés qu'ils semblaient être, chacun d'eux

donnait la singulière impression d'être en effet le commencement de quelque chose. En art et particulièrement en peinture, une libération extraordinaire s'opérait. On assistait aux premières démarches d'un art entièrement affranchi de l'académisme. Il y a de plus une distinction à noter, probablement significative: les rebelles, les non-conformistes, dans la période qui débute alors, une période moins exactement soumise à l'ordre établi, se sentent moins en danger d'être mis au ban, peuvent un peu davantage s'exprimer, le décident en tout cas, défient la domination avec désinvolture, de sorte que, plus libres, les gens entretiennent moins en eux-mêmes ce que j'appellerais un état de mauvaise révolte ou de révolte rentrée. J'ai bien remarqué ce nouvel esprit dans le syndicalisme catholique, dès le lendemain de la grève de l'amiante, ainsi qu'à *Cité libre*. Il y avait un début d'ouverture, qui était peut-être un effet des changements sociaux entraînés par la guerre. À quiconque a été témoin de cette période et jette maintenant sur elle un regard rétrospectif, ces caractères apparaissent comme les traits mêmes de son originalité.

En 1960, Hébert critique l'École des beaux-arts parce qu'on ne s'y soucie pas du logement ni des emplois des étudiants, c'est-à-dire des responsabilités sociales du système.

Il avait des préoccupations sociales. Il songeait aux possibilités du design comme moyen d'aider un peu l'économie des régions sous-développées du Québec et d'ailleurs.

Le 27 avril 1972

C'est plus fort que moi: je critique et je réforme tout. La plupart des gens autour de moi me croient pessimiste, négatif et destructeur. Or en moi rien de cela. Au contraire une grande naïveté. Je suis perméable à tout

ce que je lis et entends. J'y crois tout de suite quand je ne suis plus sur mes gardes, c'est-à-dire presque toujours. Mais j'analyse ce que je reçois et comme il n'en reste que des miettes insignifiantes quand j'ai passé cette nourriture au moulin à viande, je suis contre et c'est tout.

Le 8 juin 1972

Je suis comme certains jeunes: je conteste en bloc la société actuelle. Mais je n'ai ni leurs énergies ni leurs espérances.

Le réveil du Québec, d'abord lent, puis précipité, fut accompagné chez plusieurs par un certain idéalisme (au sens non péjoratif du mot) venu soit de leur culture religieuse, soit d'une formation humaniste acquise par la fréquentation de la littérature et de l'histoire françaises ou bien par l'exemple des arts européens. *La Relève*, *La Nouvelle Relève* avaient été des témoins de ces grandes influences. Nombre de jeunes restèrent proches de ces courants. Mais on y avait pris aussi un esprit critique, aiguillonné par le besoin de prendre des distances par rapport aux normes de la société québécoise traditionnelle. Même la religion catholique mieux comprise servit à cette renaissance critique. Maintes remarques d'Hébert laissent deviner ce travail des consciences dans la génération qui eut vingt ans vers 1940. En voici deux, un peu tardives, mais bien dans l'esprit du courant qui s'était affirmé dans les trois décennies précédentes.

Le 23 mai 1971

J'ai fait des études plus religieuses que sérieuses et j'ai vécu dans les idées mais peu profondes.

Le 4 juin 1974

Je crois au Christ et à son Église et non pas au Vatican et à son Église.

Le journal de Julien Hébert le montre probe, attentif, sincère, désintéressé, incapable de compromissions. L'honnêteté est un attribut de l'art puisqu'elle en est la condition. La liberté est une autre de ses vertus. Hébert était méditatif, sensible et libre de cette liberté qui commence pour de bon dans l'après-guerre.

Des amis disent aussi qu'il avait pas mal d'humour. On retrouve des traces de cela à quelques endroits de son journal.

Le 25 février 1961

Au restaurant ce midi, Monique Lepage disait que les Canadiens parlent toujours très lentement et elle citait justement Robert Élie. J'ai ajouté que ça donnait aux auditeurs le temps de bâiller entre les mots.

Le 9 février 1975

Je suis connu depuis toujours sous le pseudonyme de Julien Hébert.

L'intelligence de Julien Hébert, si l'on en juge par son journal, était très fidèle à la réalité, très patiente, sans artifice, nullement encline à se faire valoir elle-même. Néanmoins elle était aiguisée et trouvait ça et là une formule ou un aphorisme qui le confirment.

Voulez-vous empêcher un enfant de dessiner ? Montrez-lui comment il ferait s'il était habile.

De la planification ne peut résulter qu'un monde plat.

Un art adroit, un art à droite.

Son écriture est foncièrement prosaïque et tranquille. Je relève dans son journal une seule ligne « littéraire ». Cette ligne unique démontre, par son caractère d'exception, combien l'écriture d'Hébert est de prose, et comme le personnage ne s'embellissait pas ! Ce bijou d'un sou est le suivant :

Il pleut du soleil sur le lac ; il tombe des clous d'argent.

C'est assez joli, mais c'est une décoration d'arbre de Noël. Or, par un effet contraire, elle nous renvoie à tout le reste, dont elle fait ressortir par contraste la vérité, qui est constante chez cet artiste qui écrivait modestement, mais avec sens, certains de ses sentiments et de ses pensées. Hébert était par ailleurs poète, mais justement dans le refus spontané et profondément caractéristique de tout effet de style.

Le terme de poète ne me vient qu'à la toute fin de cet article. C'est probablement signe que cet homme était aussi secret qu'authentique. Si l'on parle de découverte, mot que j'employais d'abord au sujet du journal, je m'aperçois qu'il ne s'agit pas seulement de celle d'un document personnel ou d'époque, ni simplement celle d'un contemporain méconnu. Ce que l'on rencontre ici, c'est quelqu'un de spécial : un poète, en effet. C'est ce qui le rend si attachant.